

LES BEAUX-ARTS A PARIS

PAGES HEBDOMADAIRES D'INFORMATION ARTISTIQUE
CORRESPONDANT PERMANENT : R. V. GINDERTAEL
TÉLÉPHONE, RÉDACTION : ALésia 69-85 ★ PUBLICITÉ : TAITbout 72-74

DU GRAND AU PETIT

Un essai portugais

| par Paul Davay

DOM ROBERTO

d'Ernesto de Souza

Le récent passage à Bruxelles de l'excellent critique portugais Ernesto de Souza, grand promoteur dans son pays du mouvement des ciné-clubs et directeur de l'intéressante revue indépendante *Imagem*, nous a subitement rappelé qu'il existe d'autres régions que la Belgique et la Hollande où, depuis trente-cinq ans, les meilleurs esprits luttent opiniâtrément contre une certaine inertie nationale aux fins de promouvoir une production de qualité. Comme chez nous, au Portugal se sont manifestés des talents nullement négligeables dans le domaine du court métrage et plus rarement dans celui du long métrage de fiction, qui se heurte à des handicaps assez différents de ceux que nous connaissons. En effet, en Lusitanie, pour une population de huit millions d'habitants, il y a en tout trois cents salles dont trente-cinq seulement donnent des séances permanentes, ce qui n'est pas fait pour assurer la rentabilité de la production, d'autant plus que l'on importe des films brésiliens et que les firmes américaines tiennent le haut du pavé. Il faut donc compter sur des subventions officielles, et sachant que sur le plan

des idées morales et sociales le régime se montre à peine moins chaotique que l'espagnol, l'on imagine sans peine qu'il doit être impossible d'obtenir une aide pour peu que l'entreprise soit originale. Lorsque prochainement, à Paris, la Cinémathèque Française organisera une rétrospective du cinéma portugais, en réservant une place de choix aux meilleurs ouvrages de Leitao de Barros et de Manuel de Oliveira, ce n'est certainement pas cela qui modifiera l'optique du gouvernement Lusitanien.

E. de Souza, qui déjà réalisa quelques documentaires, se gardant bien de demander des subsides, a essayé l'an dernier de rompre le conformisme en tournant *Dom Roberto* avec des moyens de fortune, le financement étant assuré par l'apport d'une coopérative de spectateurs et des petites sommes fournies par des copains. Pour le reste, quelques acteurs professionnels et les laboratoires lui ont fait crédit, des distributeurs lui firent une avance, tandis que le concours d'universitaires et de quelques amateurs fut gratuit. Le film a tout de même coûté deux millions de nos francs. C'est

beaucoup pour un effort sympathique qui en est surtout resté aux intentions.

Dom Roberto, c'est le nom que s'est donné un pauvre montreur de marionnettes à gaine qui hante surtout les quartiers populaires de Lisbonne. Ce gentil rêveur introverti, à partir du jour où il s'occupe d'une façon toute désintéressée d'une jeune femme déçue par la vie, se transforme progressivement. Lorsque la malchance chasse ce couple fragile vers un horizon indécis et qu'apparaît le mot fin, une voix se fait entendre qui dit : « Non, ce n'est pas la fin. La fin n'arrive que pour ceux qui renoncent. »

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus pour entrevoir le ton de ce joli conte plus rose que triste, apologie de la gratuité des mouvements du cœur, s'étirant à grand renfort de rêves, de symboliques personnages — par exemple, un retraité qui bricole une ahurissante auto qui finira par marcher contre toute vraisemblance —, de maisons sur le point d'être démolies où un parapluie retourné deviendra un lustre cependant qu'on peint une commode sur le mur. L'ennui, c'est que cette trop aimable histoire, qui fait songer à du Peynet misérabiliste, ne prend pas assez de distance par rapport au réel, ne stylise pas assez le réel. Les personnages n'ont aucune consistance, aucune vérité propre. Il en est de même pour tout ce qui les entoure. En fin de compte, les moralités du fabuliste espagnol Berlanga, bien qu'elles soient limitées dans leur portée et pleines de compromissions en regard du contexte où elles s'inscrivent, ont, par un certain degré de réalisme pittoresque, infiniment plus de présence et d'efficacité.

Lorsqu'on voit ce récit qui, malgré de bonnes idées, demeure informe, imprécis et flottant, l'on se dit qu'il manque à E. de Souza ce que chez nous — malgré leurs tâtonnements —, les Degelin, Mayer et Cavens ont tout de même acquis : la notion d'une écriture.